

## ANNEXE No 6

Q. Avez-vous eu quelque expérience en Angleterre au temps de la guerre des Boers? Étiez-vous occupé à acheter des chevaux? R. Non, mais j'ai eu beaucoup de rapports avec les officiers chargés de ces achats pendant la guerre et après.

Q. Que concluez-vous de ces rapports? R. Ces officiers ne trouvaient guère au Canada de chevaux propres à l'armée; vous comprenez sans doute qu'on achète en temps de guerre des chevaux bien inférieurs à ceux qu'on accepterait pendant la paix et ils ont choisi au Canada quelques milliers de chevaux assez inférieurs. Mais ils ont été fort surpris du peu de qualités du cheval léger canadien et il s'en faut de beaucoup qu'ils en aient acheté autant qu'ils se le proposaient, même de la qualité dont ils se sont contentés.

Q. Croyez-vous qu'un pays comme le Canada devrait se livrer à l'industrie de l'élevage du cheval léger. R. Oui.

Q. Le pays est-il propre à cet élevage? R. Très propre.

Q. En quoi, Dr Rutherford; veuillez vous expliquer plus clairement? R. Eh bien—

Q. Vous avez exprimé votre opinion, veuillez maintenant la motiver? R. Nous élevons maintenant au Canada un grand nombre de chevaux légers, mais la plupart de ces chevaux sont sans valeur parce qu'on ne choisit pas avec assez de soin et d'attention les étalons dont on se sert pour la reproduction avec les juments ordinaires du pays. Si nous faisons un plus grand usage de purs sangs, nous posséderions une classe de chevaux incomparablement supérieure pour l'usage général. De plus, nous ferions notre devoir en fournissant notre quote-part de chevaux propres à l'armée pour le cas où l'Empire serait appelé à faire la guerre. C'est ce que nous ne faisons pas maintenant. On a acheté aux Etats-Unis pendant la guerre des Boers environ 113,000 chevaux et mulets; on en a acheté beaucoup en Autriche-Hongrie, en Italie, en Espagne, en Argentine, partout enfin où il était possible d'en trouver, car la république boer n'étant pas un état souverain, les puissances neutres ne s'opposaient pas à ce que le War Office britannique achetât des chevaux chez eux, à l'exception, toutefois, des Etats-Unis où, vers la fin de la guerre, on expulsa les agents du War Office britannique en leur disant de ne pas revenir. Dans les autres pays on ne souleva pas d'objections. Si cette république avait été un état souverain, la Grande-Bretagne n'aurait pu acheter de chevaux que sur son propre territoire ou sur celui des nations alliées ou amies, avec ce résultat qu'elle se serait trouvée privée de 800,000 des chevaux qui ont servi pendant la guerre des Boers et que l'Empire aurait été sérieusement embarrassé.

Q. Pensez-vous que les courses soient nécessaires ou non comme élément destiné à maintenir la qualité des purs sangs? R. Vous ne pouvez avoir le cheval pur sang tel qu'il existe aujourd'hui sans le faire courir, car s'il ne prenait pas part à ces concours si durs et si difficiles, il perdrait au bout d'une ou deux générations son courage et sa rapidité, il n'aurait plus ce je ne sais quoi d'indéfinissable que nous appelons la qualité et qui rend le pur sang prééminent.

Q. Les courses sont-elles donc nécessaires pour maintenir la race des purs sangs? R. Je le crois, absolument.

Q. Je veux dire en dehors de l'infériorité où il tomberait comme cheval de course, les qualités du pur sang et sa propagation en nombre dépendent-elles du maintien des courses? Est-ce que je m'exprime clairement? R. Il n'y aurait aucun objet particulier à propager des purs sangs si vous ne propagiez pas aussi ces qualités dont j'ai parlé; sans les courses, le cheval perd ces qualités, il devient un animal mou, une bête de luxe ne possédant aucune des qualités du pur sang.

Q. Au point de vue financier, sans les courses, pourrait-on maintenir les établissements d'élevage des purs sangs? R. Eh bien....